

Melody

Debout sur le trottoir devant la maison de son père, Mel cherche la clé dans son sac à dos et se demande comment elle a pu l'égarer ; ou pourquoi elle l'a égarée ; et si elle l'a peut-être fait exprès. Elle se remémore son rêve et se dit : « Je serai une sibylle, une devineresse. Je verrai des halos, des auras, je prédirai le futur... »

Il est midi, le taxi vient de la déposer, et la migraine ne l'a pas quittée depuis son départ d'Omaha ce matin.

« Je trouverai ces clés », dit-elle à haute voix ; surprise par son ton narquois, elle se souvient aussitôt de la poche intérieure de son coupe-vent.

La maison, vide depuis un an, est en brique et en pierre, sur trois niveaux, avec un toit de tuiles rouges. La façade est flanquée de deux tourelles, avec des baies vitrées à chaque étage : Mel a toujours eu l'impression que ces éléments d'architecture médiévale avaient été ajoutés après coup. Sur le gazon devant la maison se dresse le genévrier massif que son père a planté avant sa naissance, et, près du trottoir, ses racines déformant facilement le bitume, le sycomore, plus vieux que toutes les maisons du quartier, domine la rue. La haie séparant le jardin de celui des

voisins est touffue, mais la pelouse a été tondue – l’agence immobilière a dû s’en charger –, même si la première chose que Mel ait remarquée en arrivant en taxi, c’est que les stores bleus de l’hiver dernier n’ont pas été enlevés ; maintenant, ils sont délavés et ternes. Fenêtres tristes et tristes murs gris, le paillason en haut des marches a disparu, le lierre sauvage s’entortille autour des gouttières et, dégoulinant du chapeau de cheminée rouillé, des traînées d’un rouge-brun s’étalent sur la façade de l’allée. Le château de son père, sa forteresse en ruine au milieu du pâté de maisons.

Sous le porche, l’épaule meurtrie par son sac à dos, Mel retire la clé de sa poche et vise la serrure en remarquant que sa main tremble.

Elle est là pour rencontrer la femme de l’agence immobilière. Un acheteur est intéressé par la maison, et il a fait une belle offre. Le frère de Mel, Paul, qui vit à Omaha et chez qui Mel vient de passer une année de convalescence, s’est rendu à Denver deux fois au cours du mois pour s’occuper de la vente ; Mel n’était donc pas obligée de revenir. Mais la vente ne comprend pas le mobilier – toutes ces pièces pleines de tables et de chaises datant du début du siècle, de tentures, de tapis anciens, de milliers de bibelots –, et Mel est soi-disant venue pour le vendre ou l’entreposer ou, comme elle l’a dit à Paul avant de partir, pour jeter un dernier coup d’œil à sa chambre, et voir si elle y trouve quelque chose qu’elle souhaite garder.

Mel ferme la porte d’entrée derrière elle, puis la rouvre brusquement pour chasser l’odeur de renfermé. Elle laisse glisser son sac à dos par terre et plonge son regard dans la pièce étroite. Pour elle, l’entrée a toujours été l’endroit le plus froid de la maison, un passage sombre dont le parquet et les murs vides étaient si différents des autres pièces. De lourdes portes

coulissantes, fermées à présent, mènent sur la gauche au petit salon et sur la droite à la salle à manger ; plus loin, des portes ordinaires ouvrent sur l'alcôve et sur les placards sous la cage d'escalier. À l'arrière de la maison, un couloir dessert la cuisine, et juste à côté, une autre porte donne sur l'étroit escalier métallique de service en colimaçon qui s'élève du sous-sol jusqu'au grenier.

Voilà comment il était arrivé jusqu'à eux silencieusement ; sinon, Melody et son père, qui avaient tous deux le sommeil léger, auraient entendu le craquement familier des escaliers de l'entrée, le gémissement de la rampe en bois.

Elle s'était réveillée avec le canon d'un revolver enfoncé entre les lèvres, métal glacé contre ses dents, aveuglée par la lumière de sa lampe de chevet. Il portait une cagoule de ski et un anorak bleu usé qui bruissait à chacun de ses mouvements. Elle ne pensait qu'à une seule chose : elle était nue sous les couvertures. Il ôta le pistolet de sa bouche, le pointa vers sa tête, et de l'autre main lui brandit au visage un message écrit – pour qu'elle n'entende pas sa voix ? se demanda-t-elle en plissant les yeux, s'efforçant de se concentrer sur les mots. « Le coffre, lut-elle. Où est le coffre, et c'est quoi la combinaison ? »

Mais il n'y avait pas de coffre. Elle hésita, puis fut incapable de parler. Il lui fit signe de se redresser. Elle obtempéra, et les couvertures glissèrent sur ses cuisses. Curieusement, elle n'avait pas peur. Elle sentait son cœur battre à tout rompre, et sa peau se refroidir ; l'intensité lumineuse de l'ampoule lui brûlait les yeux. Elle resta interdite, car tout en sachant que cet homme allait probablement la tuer, elle n'avait pas peur, comme si son esprit n'avait pas assez de place ni de temps pour ressentir une telle émotion.

Il la prit par le bras, la tira du lit, la fit pivoter sur elle-même, planta le pistolet dans ses cheveux – sa crinière indomptable,

dont les mèches frisées tombaient en cascade jusque sous ses épaules – et la poussa vers la chambre de son père à l'autre bout du couloir.

Mel ouvre les portes coulissantes donnant sur la salle à manger. Rien n'a changé. Les murs sont encombrés de gravures du XVIII^e siècle et de miroirs aux cadres raffinés. Le service de table Queen Anne, la boîte à porcelaines ont l'air d'avoir été astiqués tout récemment ; le service en cristal et l'argenterie aux manches taillés en forme de visages sont exposés comme ils l'ont toujours été.

Elle pénètre dans la cuisine. La porte du réfrigérateur est ouverte, mais la lumière est éteinte. Elle referme la porte, soulève le combiné du téléphone accroché au mur et le colle à son oreille, même si elle sait qu'elle n'entendra pas de signal sonore. Sa chambre mise à part, la cuisine était son endroit préféré de la maison : la table en chêne dans le coin repas, là où elle lisait ou faisait ses devoirs tandis que la lumière de l'après-midi pénétrait en biais par les baies vitrées. Vers ses douze ans, elle était seule ici la plupart du temps : son père ne pouvait plus payer la femme de ménage, et son frère était déjà parti pour de bon. Ainsi, après l'école, elle posait ses livres sur la table près de la fenêtre, puis, tandis que des biscuits ou peut-être un gâteau cuisaient au four, elle concoctait des salades et des plats mijotés que son père trop souvent ne venait pas manger. Malgré tout, l'idée d'un plat préparé sur le feu ou au chaud dans le four la réconfortait.

Mel raccroche le téléphone, et alors qu'elle retourne dans le couloir, elle entend une voiture se garer devant la maison ; elle sait que c'est Beth, l'agent immobilier chargée de la vente. Ce n'était pas une idée de Mel. C'était Paul qui avait appelé Beth de l'aéroport. Mais d'un autre côté, on peut dire que l'idée

venait de Mel, puisqu'elle avait insisté pour revenir s'occuper du mobilier, c'était commode comme explication, quelque chose que son frère serait susceptible de comprendre. Paul l'avait ignorée toute sa vie; maintenant, il se comportait comme s'il avait besoin d'elle, besoin de la protéger.

Mel se dirige vers la porte d'entrée. Beth descend de sa voiture rutilante et lève les yeux sur l'arbre géant qui se déploie au-dessus d'elle; bizarrement, à cet instant, Mel sait que les nouveaux propriétaires, quels qu'ils soient, vont décider qu'il est trop vieux et trop imposant pour le quartier, et qu'ils l'abattront.

« Quel arbre magnifique! » s'exclame Beth debout sur le trottoir. Elle porte un tailleur blanc avec des chaussures plates assorties, et un chapeau printanier à bord mou que Mel trouve ridicule. Elle s'approche du porche et dit: « J'espère qu'il survivra. Vous savez, le champignon parasite de l'orme sévit dans le coin.

– C'est un sycomore », dit Mel, et Beth hausse les épaules, tournant et retournant sa main en l'air comme pour dire: Sycomore, orme, quelle différence?

Mel s'imagine que Beth est une femme au foyer retraitée, la quarantaine bien tassée. Son nez est trop long et sa bouche trop large, mais elle dégage une séduction toute maternelle. Paul est en contact avec elle depuis qu'il a décidé à l'automne dernier, en accord avec Mel, de vendre la maison. Divorcé depuis peu, Paul a vingt-neuf ans, soit dix de plus que sa sœur; il est dentiste et vit dans une banlieue pavillonnaire et cossue d'Omaha avec ses deux fils en bas âge. Depuis sa sortie de l'hôpital il y a onze mois, Mel est en convalescence chez lui, où elle s'occupe des garçons quand elle le peut. Paul a fait plusieurs voyages à Denver pour la maison, mais Mel ne pouvait revenir avant d'être prête. Un

soir, en l'absence de Paul, elle avait fait un rêve fou, semblable à son cauchemar récurrent, mais différent en ce sens qu'elle était consciente du fait qu'elle rêvait; telle une spectatrice devant un film, elle se voyait retourner dans la maison de son père, passer d'une pièce à l'autre et revivre l'horreur de cette nuit. Abruptement, le rêve avait basculé dans un lointain futur, où elle se retrouvait l'esprit engourdi dans un lieu inconnu et éloigné; elle se sentait bien, et dotée en prime d'étranges pouvoirs, elle voyait les auras de ses semblables et leur vie se dérouler minute après minute; elle se trouvait dans un futur où elle partageait le même espace que les autres tout en les précédant légèrement, de telle sorte que le cours de ses propres journées lui était prévisible, un futur dans lequel le cauchemar du passé avait pris fin, disparu tout comme, d'une certaine manière, elle-même avait disparu.

L'homme alluma le plafonnier; le père de Mel se redressa dans son lit tandis qu'ils entraient tous deux dans la chambre. Son père clignait des yeux. Il ne pouvait pas faire grand-chose d'autre car l'homme, derrière sa fille nue qu'il tenait par le cou, braquait un revolver sur sa tête. L'homme tira son père du lit et d'un geste leur ordonna à tous deux de s'allonger par terre à plat ventre. Il saisit une couverture et la jeta sur Mel, ce qui la surprit, mais ensuite il s'agenouilla près d'elle, arracha la couverture, lui mit les mains derrière le dos et lui attacha les poignets et les chevilles avec du ruban adhésif, avant d'en faire de même avec son père. Celui-ci ne cessait de demander: « Pourquoi? Qui êtes-vous? Que voulez-vous? » – encore et encore tandis que le bruit du ruban adhésif que l'homme déchirait assourdissait les oreilles de Melody. Mais la réponse, lorsqu'elle vint, se résumait à ce mot écrit, qu'il baissa cette fois à hauteur des yeux de son père. Où était le coffre? C'était quoi la combinaison?

Mais il n'y avait pas de coffre. Son père le lui dit. Il n'y avait jamais eu de coffre, pas ici. « Sur la commode, prenez le portefeuille, la montre – prenez la télé, n'importe quoi. Mais ne nous faites pas de mal. »

Et Melody pensait continuellement : il ne va pas nous faire de mal, il ne cherche que de l'argent, il prendra le portefeuille et il partira.

Il commença avec les tableaux accrochés aux murs, les arracha l'un après l'autre et les jeta par terre, puis il s'avança jusqu'au placard, balança tous les vêtements dehors, fit tomber toutes les boîtes des étagères. Pas de coffre. Il s'immobilisa ; sa poitrine se soulevait, Melody sentait la colère de l'homme, l'air autour de lui semblait bouillir de fureur. Il se tint au-dessus d'eux pendant un moment, puis saisit soudain le père de Melody par les cheveux et appuya le revolver contre son front... et Melody attendit, souhaitant désespérément avoir peur, souhaitant que la peur la libère. Elle voulait la sentir se répandre dans son esprit, dans son être tout entier, comme un poison dans son sang.

Il y avait une assurance vie, quelques dollars sur un compte chèque, et une somme mise de côté pour financer ses études. Paul vendit la voiture et lui donna la moitié de l'argent, mais elle le lui rendit pour payer un loyer mensuel. Même après les frais d'hôpital, la moitié de la police d'assurance et l'argent de la maison lui suffiraient largement.

Quant à la somme prévue pour ses études, son père ne lui en avait jamais parlé. Mais cela lui ressemblait, de ne rien dire. Ayant perdu sa femme à la naissance de Mel, c'était un homme silencieux et maussade, grand, avec des yeux enfoncés et des épaules voûtées pour toujours ; il ne lui adressait que très rarement la parole. Des journées entières passaient sans

qu'il lui parle; ainsi, elle avait grandi en faisant trop d'efforts, espérant combler non seulement sa perte à lui, mais la sienne aussi. Il avait eu des problèmes financiers. Il s'était résigné à vendre l'imprimerie qui avait appartenu à son grand-père et à son père, et par trouver un emploi au *Denver Post*. Lorsque Mel eut fini le lycée, elle alla seule à la remise des diplômes, puis passa un an à faire des petits boulots et à traîner dans la bibliothèque municipale – sans que son père lui souffle mot de la somme mise de côté pour ses études.

« Vous savez ce qui me plaît dans cette maison ? dit Beth. C'est calme. » Elle tapote le mur près de la porte d'entrée. « Et c'est solide aussi. »

Mel songe à sourire, mais craint d'avoir l'air de grimacer. Cela dit, Beth a raison : la maison est calme. Les grands-parents paternels de Mel y avaient vécu et y étaient morts avant sa naissance; ils faisaient partie, tout comme sa mère et les parents de sa mère, de cette famille silencieuse qu'elle ne connaîtrait jamais. Enfant, Mel avait embrassé et fait sien ce silence; tandis que Paul avait grandi en colère, plein de haine pour cette maison qu'il avait quittée à la première occasion. À présent, Mel ne sait plus quoi penser. Cela n'a jamais été un endroit joyeux, un endroit fait pour un enfant, mais c'est tout ce qu'elle connaît. Et maintenant, elle doit l'oublier. Elle doit traverser chaque pièce l'une après l'autre, afin de l'effacer à tout jamais de son esprit.

Elle fait coulisser les portes qui mènent au petit salon. Les meubles n'ont pas bougé – le canapé et la causeuse près de la cheminée, la table octogonale dans la tourelle, l'orgue Estey appuyé contre le mur. Il y a trop de tables : tables basses, guéridons et consoles grouillant de bibelots qui n'ont jamais eu la moindre importance pour Mel, mais envers lesquels elle

ressent désormais un attachement bienvenu, sachant qu'elle peut en disposer à sa guise.

« Installez-vous dans le canapé à côté de la cheminée », dit-elle à Beth. Mel est consciente de démarrer désormais au quart de tour : depuis son séjour à l'hôpital, elle a du mal à écouter son frère se plaindre de son divorce, et aujourd'hui dans le taxi en venant de l'aéroport elle a rembarré le chauffeur alors que celui-ci tentait de faire la conversation. Mel ne souhaite pas être impolie avec Beth, mais elle ne ressent pas non plus le besoin de s'expliquer. Elle a tout simplement envie d'être seule pour faire ce qu'elle doit faire. « Je reviens », dit-elle.

Elle monte les escaliers jusqu'au premier étage, traverse le palier et pénètre dans sa chambre inondée de soleil : quelqu'un a ouvert les rideaux de la fenêtre donnant sur le jardin à l'arrière de la maison, sans doute son frère lors de sa récente visite. Ici, tout – l'imposante tête de lit, le lourd buffet en noyer aux poignées en forme de larmes, les livres empilés par terre et sur le bureau – est recouvert d'une mince couche de poussière. Cette pièce sans aucune fioriture n'a jamais été une chambre de fille, encore que son père ait fléchi quand elle avait six ans et remplacé le vieux papier peint par une tapisserie avec des personnages de Winnie l'Ourson : Maître Hibou, Bourriquet et Jean-Christophe, Winnie et Porcinet tournoyant à la suite des multiples traces de pas d'un Woozle ; les couleurs des personnages s'estompent à présent ; le papier se craquelle et commence à partir en lambeaux.

Elle s'immobilise près de la fenêtre. La pelouse du jardin à l'arrière de la maison est clairsemée et jonchée de débris apportés par le vent d'hiver, et le cornouiller éclatant avec ses centaines de fleurs blanches en grappes semble extravagant, abandonné à la nature. Derrière la clôture s'étend la vaste pelouse du voisin,

et de l'autre côté de la rue se trouve le club de loisirs où enfant elle passait ses week-ends. Seule, tous les dimanches en hiver, elle testait la solidité du ruisseau gelé, arpentait le terrain de golf devenu son domaine privé; les arbres qu'elle escaladait étaient des maisons imaginaires dans lesquelles, vêtue de son lourd manteau, elle se tenait perchée comme un oiseau silencieux, observant les voitures couvertes de givre glisser doucement dans l'avenue toute proche. Elle était garçon manqué : elle avait du mal à se sentir fille ; elle se trouvait étrange et laide et coupable, et avec un frère tellement plus âgé qu'elle et un père absent même quand il était présent, personne ne l'avait jamais contredite.

Mel se détourne et quitte la chambre, mais se fige à peine la porte franchie. La tête lui tourne soudain, elle se sait prise de vertiges. Tout va bien, se dit-elle. Elle est arrivée jusque-là ; elle peut continuer. Elle inspire, s'appuie d'une main contre le mur pour maintenir son équilibre, puis marche jusqu'à la chambre de son frère, où elle jette un coup d'œil. Elle poursuit ensuite son chemin en contournant les escaliers jusqu'à la chambre de son père. Voilà pourquoi elle est revenue. Elle voulait s'obliger à venir jusqu'à cette chambre, parce qu'elle croit en son rêve. Elle a répété la scène cent fois dans sa tête ; elle est convaincue de pouvoir entrer et sortir, et dans cet instant tout revivre – tout : l'absurdité de la chose, l'horreur, la peur qu'elle n'a jamais ressentie. Puis repartir et oublier, oublier totalement cette chambre... ou bien garder le souvenir d'une chambre parfaitement ordinaire, chose qu'elle avait toujours été : la robe de chambre de son père accrochée à l'intérieur de la porte du placard, la collection de vieux presse-papiers sur le secrétaire, la lampe Tiffany dans le coin près du store entrouvert, l'odeur humide, douceâtre et pénétrante du tabac à pipe mêlé à l'eau

de Cologne, le tapis oriental blanchi par le soleil de l'après-midi qui l'inonde à travers les grandes fenêtres... mais sur le tapis il y a aussi un grand ovale décoloré que quelqu'un a frotté longuement, s'efforçant de faire disparaître une tache avec Dieu sait quels produits chimiques...

Il glissa le revolver dans sa poche et examina la chambre, comme pour décider quoi faire ou quoi prendre, puis leur adressa un regard noir qui semblait dire : Hé, le vieux, tu crois que je suis venu pour ton portefeuille ? Tu crois que je suis venu pour ta putain de télé ?

Et il sortit. Elle l'entendit faire valser les tableaux accrochés au mur dans la chambre de son frère, renverser la commode. Puis, dans sa propre chambre, arracher les cintres du placard, ouvrir violemment les tiroirs et les jeter par terre. Il descendit les escaliers en courant, et elle l'entendit dans le petit salon bousculer le mobilier avec fracas, briser du verre. Elle se contorsionna les bras pour tenter de desserrer le ruban adhésif, essaya en vain de dégager une main. Son père était allongé près d'elle – si elle arrivait à se baisser un peu, jusqu'à ses poignets, elle pourrait arracher le ruban avec ses dents, et le libérer. Elle roula sur le côté, dit à son père ce qu'elle voulait faire, s'attendant à ce qu'il dise, espérant qu'il dise : Oui, dépêche-toi ; mais tout ce qu'il réussit à exprimer, c'était : Pourquoi ? Pourquoi cela leur arrivait-il ?

Melody en peignoir traînant son père dans le jardin enneigé à l'arrière de la maison, escaladant la clôture pour s'enfoncer dans l'obscurité du jardin voisin – elle se voyait marcher sur la pointe des pieds jusqu'à sa chambre pour prendre son peignoir, descendre à toute vitesse avec son père les escaliers de service jusqu'à la porte à l'arrière de la maison, puis sortir dans la nuit... mais l'homme revint avant qu'elle ne puisse dégager les poignets

de son père ; il pénétra dans la chambre comme elle relevait la tête, un long morceau de ruban adhésif entre les dents.

Il ne la frappa pas. Il la tira simplement par les cheveux, la ramena dans sa position initiale, puis se pencha sur eux ; sa respiration rapide et saccadée ressemblait à un râle ; il leur brandit le message sous les yeux, le leur tendit de sa main jeune et tremblante, en cognant contre le papier le canon de son revolver contre le papier. Et son père dit : « Mais bon sang, il n'y a pas de coffre. Vous êtes sourd ou quoi ? Il n'y a pas de coffre. » Et l'homme lui tira dessus. Dans un coup de tonnerre, son père rebondit une fois, puis sa vie se répandit sur le tapis par une déchirure dans la tête. La dernière chose que Mel sentit fut le revolver dans ses cheveux, puis un vrombissement, non pas un son, mais une pression, un tourbillon comme le vent dans un tunnel, un envol.

C'est trop pour elle. Soudain, elle a un haut-le-cœur. Elle se précipite hors de la chambre, dans le couloir jusqu'à la salle de bains, mais une fois devant la cuvette des toilettes elle n'arrive pas à vomir. Elle attend, mais rien ne vient. Elle songe un instant à s'enfoncer un doigt dans la bouche, mais elle en est incapable. C'est comme ça depuis l'hôpital, elle a la sensation d'étouffer, que quelque chose est là sans y être, non pas au fond de sa bouche mais caché, comme en embuscade dans les lésions à la base de son crâne. Et cela ne vient pas, ne la quitte pas.

Elle avance jusqu'au lavabo et se rend compte – tandis que debout devant le miroir elle scrute un visage qui n'est pas son visage actuel, mais un visage sorti du futur – que le rêve était une invention, une mystification ; elle a été idiote de penser qu'elle pourrait revenir et repartir, et se débarrasser ainsi du passé. Elle en rirait presque. Elle est à la fois la farce et la farceuse, la rêveuse et le rêve lui-même. Oh, mais la peur viendra. Elle le sait

maintenant, elle le voit dans ses yeux. Elle suintera doucement, goutte après goutte, année après année, comme des larmes, comme du sang suintant d'une plaie ouverte à jamais.

Elle se passe de l'eau sur la figure, dans l'espoir d'abréger un moment qui semble interminable. Elle devrait laisser repousser ses cheveux, pense-t-elle, cette crinière indomptable qui l'a sauvée, car il pensait l'avoir atteinte en pleine tête quand la balle n'avait fait qu'une rainure sur son crâne. Elle s'était tournée vers son père à cet instant, sa chevelure bouclée lui descendant jusqu'au milieu du dos, et au lieu de sa tête il avait fait feu dans ses cheveux.

Elle n'en a plus à présent, ils sont à peine assez longs pour couvrir le sillon sur son crâne. Elle avait passé un mois à l'hôpital, puis la longue période de son lent rétablissement chez son frère à Omaha. La police avait arrêté l'homme le soir même, dans une autre maison à quelques rues de là – un toxicomane, ou un déséquilibré. Elle n'obtint jamais plus de précisions là-dessus. Elle avait repris connaissance dans un brouillard de douleur, le côté gauche de son visage dans une mare de sang – le sien et celui de son père –, dont l'odeur fruitée et écœurante envahissait sa gorge; elle avait rampé sur le sol jusqu'au téléphone, saisi le fil entre ses dents, puis reculé jusqu'à ce que le vieil appareil tombe du bureau. Plus tard – une fois sortie de l'hôpital –, chez son frère, les cauchemars commencèrent: un homme encagoulé la poursuivait, la rattrapait, le revolver s'emmêlait dans ses cheveux. Toutes les nuits, elle se réveillait en hurlant, et son frère, troublé tout d'abord, terrifié même, puis impatient, condescendant, lui disait que ça allait, que tout allait bien maintenant, que l'homme était en prison. Comme si cela suffisait.

Mel quitte la salle de bains. Elle se sent lourde; la lumière grise du couloir l'opresse; l'air se dépose dans ses poumons

comme de la cendre. Elle s'oblige à passer devant les chambres, à descendre les escaliers, et lorsqu'elle pénètre dans le séjour, Beth se lève du canapé. La porte d'entrée est toujours ouverte, et maintenant un courant d'air froid s'ajoute au silence morose de la maison.

« Il n'y a rien ici que je souhaite garder, dit Mel, et Beth cligne des yeux, considère le mobilier, puis pose la main sur l'accoudoir du canapé.

– C'est très vieux, ça.

– Oui, c'est rembourré avec du crin de cheval, dit Mel, impatiente à présent. Et les dessus de table sont en marbre, les chaises sont d'époque et le tapis aussi.

– Ça doit valoir une fortune, dit Beth sur un ton presque rêveur.

– Eh bien, vendez-le, et vous ramasserez une fortune. »

Mel est sur le point d'ajouter : Et profitez-en pour vous acheter un nouveau chapeau... une douzaine de phrases supplémentaires trop cruelles pour être spirituelles lui viennent à l'esprit... mais elle discerne chez Beth une véritable chaleur, une sollicitude à son égard qui n'a rien à voir avec la maison.

Beth hésite, puis s'éclaircit la gorge. « Tes livres, tes vêtements dans ta chambre. Tu ne veux rien de tout ça ? »

Soudain, Mel veut partir. Quitter la maison, la ville. Elle songe à partir en Alaska en stop, travailler dans le bâtiment ou s'embarquer sur un bateau de pêche, un boulot dur et en plein air. Un boulot loin d'ici.

« Est-ce qu'il faut signer des papiers ? »

Beth sourit. « Ton frère s'en est chargé. La vente sera effective dans un mois. »

Mel soulève son sac à dos par une bretelle et l'enfile sur ses

épaules. « Eh bien, vous pouvez me déposer alors ? Sur l'auto-route en ville ? »

– Bien sûr, ma chérie. » Beth s'avance vers Mel, mais s'arrête brusquement en la voyant se détourner. Elle dit alors : « Et si on allait déjeuner d'abord chez André ? Ou il y a un nouveau restau sympa dans le centre commercial en ville. »

Mel n'arrive pas à lui répondre. Elle en pleurerait tellement l'idée de déjeuner ensemble est absurde. Elle sort sous le porche. Elle reconnaît les clignotements du soleil à travers les hautes branches du sycomore. Petite, vers cinq ou six ans, elle avait pris dans la salle à manger un plat, était sortie devant la maison et l'avait rempli de terre ramassée au pied des rhododendrons. Son père l'avait fessée, levant la main sur elle pour la première fois. Puis il l'avait prise dans ses bras sous le porche, et dans un rare témoignage d'affection, tandis que par-dessus son épaule des arcs-en-ciel clignotaient dans la lumière du soleil à travers les larmes de sa fille, il l'avait embrassée sur la joue en lui demandant pardon.

Mel tend la clé à Beth, qui ferme la porte d'entrée. La lumière fragmentée produit un effet hypnotique, et tandis qu'elles se dirigent toutes deux vers la voiture, Mel voit trop clairement ce qui va arriver au vieux sycomore – elle les voit en train de l'abattre, de le démembrer, broyant ses branches dans l'une de ces machines infernales, la poussière tourbillonnant dans le ciel d'été.

Beth ouvre à Mel la portière côté passager et dit : « Tu ne veux pas que je t'emmène chez une amie ? Ou dans un hôtel ? Écoute, ma chérie, je n'ai pas besoin de retourner au bureau. Tu pourrais venir chez moi à Cherry Hills. La plus jeune de mes filles est à la fac et nous avons trop de chambres vides, mon mari et moi. C'est une très jolie maison, avec un jardin magnifique,

TOUT PERDRE

des cornouillers, des cerisiers, et, oh, le parterre de fleurs, c'est le plus beau moment de l'année. Tu peux rester avec nous, tu sais. On serait heureux de t'accueillir. Tu pourrais te détendre.

– Non merci », dit Mel en s'asseyant à l'avant de la voiture de Beth ; glissant son sac à dos sur ses genoux, elle l'enlace comme une petite fille une poupée. Parce qu'elle n'a pas envie de se détendre. Ce dont elle a envie, c'est courir. Courir, courir à en perdre haleine. Ce dont elle a envie, c'est disparaître, même si elle sait que cela ne changerait pas grand-chose. Ce dont elle a vraiment envie, c'est tuer quelqu'un.